

tant quelques actes publics, et entre autres une loi de 1666, qui porte à 40,000 le nombre des individus vivant de cet art, chiffre exagéré, il faut le croire. Mais, quand la persécution religieuse eut jeté sur les rivages de la Grande-Bretagne 50,000 Français, parmi lesquels se trouvaient d'excellents fabricants, de bons contre-maitres et des ouvriers habiles, il y eut dans cette industrie un élan réel et très-caractérisé. Spitalfields en devint le siège, et est resté depuis lors pour l'Angleterre ce que Lyon est pour la France. Bientôt la fortune arriva, et avec la fortune vinrent ces idées d'exclusion familières aux industriels et dont ils ont tant de peine à se défendre. A tout prix, coûte que coûte, ils voulurent s'assurer du marché anglais et assiégèrent le parlement de sollicitations et de demandes qui avaient pour but la mise à l'index de toute compétition étrangère. Cette poursuite dura plus d'un siècle, et forme l'un des plus curieux et des plus édifiants chapitres de la protection appliquée à l'industrie.

Les premiers actes qu'on arracha aux communes furent la prohibition absolue des étoffes venant du dehors. Jusqu'alors l'Angleterre s'était librement pourvue dans les pays à sa convenance, et les états

de douanes constatent que de 1685 à 1692 il y avait été importé pour 700,000 liv. sterl. de soieries. Ce commerce dut cesser : par une patente de 1695, Spitalfields obtint le privilège des taffetas lustrés et des articles dits *à la mode*, alors fort recherchés. Deux ans plus tard, en 1697, l'interdiction s'étendit aux soieries de France et d'Europe, et quatre ans après, en 1701, à celles de la Chine et de l'Inde. C'était aller vite en besogne et se montrer bien exigeant : pourtant on ne s'en tint pas là ; on voulut faire du moulinage ce qu'on avait fait du tissage, une œuvre nationale. Alors commença le châtiment : le privilège est une arme à deux tranchants qui blesse autant qu'elle sert. Les droits dont on avait frappé les soies moulinées chargèrent outre mesure le prix des étoffes, et la contrebande seule put rétablir l'équilibre au profit des consommateurs. De 1719 à 1824, ce ne fut qu'une succession de plaintes de la part des fabricants, qui demandaient à être mieux protégés, et d'actes du parlement, qui multipliaient contre la fraude des peines toujours inefficaces. De leur côté, les ouvriers élevaient d'autres prétentions et, coalisés entre eux, réclamaient un tarif qui les défendit contre l'abaissement des salaires. Là-dessus démêlés sans fin, grèves menaçantes, relations enve-

nimées dans lesquelles la force publique dut intervenir, et en même temps vides dans la production et renchérissement des prix, qui arrangeaient les affaires de la contrebande. Enfin, en 1773, la détresse de l'industrie était telle que le parlement eut la main forcée; sept mille métiers chômaient et laissaient autant de familles sans pain. On rendit un acte, qui fut nommé *acte de Spitalfields*, par lequel le taux des salaires était livré à l'appréciation des magistrats : l'arbitraire devenait le contre-poids du privilège; l'industrie ne s'appartenait plus. Triste spectacle et dure leçon! De pareils exemples devraient convertir les plus incrédules et dissiper les illusions, même les plus invétérées.

Cependant, grâce à la guerre et au blocus européen, l'industrie des soieries reprit quelque activité en Angleterre de 1798 à 1816 : la contrebande avait désarmé, c'était la marine militaire qui faisait la police des mers; mais, dès le retour de la paix, la souffrance reparut et avec une énergie telle que, bon gré mal gré, il fallut écouter les conseils de l'expérience et du bon sens. Un ministre éminent, Huskisson, entreprit cette réforme. Rompant avec le passé, il demanda à la liberté ce qu'on avait en vain demandé au privilège, fit abolir l'acte de Spitalfields,

et remplaça la prohibition par des droits modérés. Les fabricants criaient à la ruine; ce fut la fortune qui leur arriva. L'industrie, jusque-là inerte, se réveilla comme sous un coup de fouet; concentrée naguère dans une ou deux villes, elle se répandit dans vingt ou trente localités, Coventry, Macclesfield, Manchester, Paisley, Leck, Derby, Norwich et autres. Tous les environs de Londres, tout le Lancashire eurent leurs ateliers; on tissa la soie partout où l'on tissait le coton et la laine. Au moment où Huskisson fit prévaloir ces projets, en 1824, il n'y avait dans tout le royaume uni que 24,000 métiers battants; en 1829, cinq ans après, on en comptait 50,000. Depuis lors et sous l'empire des droits graduellement réduits et à peine sensibles, le mouvement s'est continué dans le même sens et avec une puissance toujours accrue. Aujourd'hui la Grande-Bretagne a cent mille métiers occupés. Elle admet, il est vrai, pour 70 millions de nos soieries et de nos rubans; mais ses fabriques, qui, sous l'empire de la prohibition, employaient à peine un million de kilogrammes de soie, en emploient maintenant trois millions de kilogrammes, entrant en pleine franchise : tant il est vrai que l'activité appelle l'activité et qu'en se montrant libéral vis-à-vis des autres un

peuple sert moins leurs intérêts que les siens et fait encore le meilleur des calculs !

Auprès de l'Angleterre, les autres États ont une situation un peu effacée, et leur histoire n'offre pas cet intérêt économique. Celle de la Suisse, toute modeste qu'elle est, renferme pourtant plus d'un enseignement. Voilà un petit pays qui semble bien maltraité par la nature ; il n'a rien de ce qui rend les autres si intolérants et leur inspire l'orgueil et la prétention de se suffire. Il n'a ni le fer, ni le coton, ni la soie, ni le charbon, ni même le blé pour se nourrir ; il n'a point de bâtiments pour expédier au loin ses produits, ni de ports où les matières premières puissent arriver à peu de frais ; il n'a ni traité de commerce à passer ni douaniers armés pour se défendre ; il est isolé au milieu de l'Europe et ouvert à tous ses voisins pendant que ses voisins se gardent avec une défiance ombrageuse. A l'intérieur, il n'a rien imaginé de ce qui fait le souci des autres États, ni faveurs pour certaines classes, ni règlements pour le travail, ni expositions publiques, ni rubans, ni croix, ni encouragements administratifs, ni législation variable à l'infini, ni monopoles fortement constitués. Eh bien ! ce petit pays, si dépourvu, si oublié, pour lequel le ciel a si peu fait

et qui semble s'abandonner lui-même, a pourtant des industries, et des industries dignes d'attention, une légion de manufacturiers, et des plus méritants. Comment s'y prennent-ils donc, ces déshérités ? comment font-ils pour lutter contre les États qui ont une organisation si savante ? Ils font du mieux qu'ils peuvent ; et c'est tout leur secret : ils achètent où il leur convient d'acheter, vendent où il leur est possible de vendre. S'ils n'ont ni charbon, ni blé, ni fer, ni machines, ni coton, ni soie, ils ont l'argent, qui en procure, et sont libres d'aller prendre ces objets là où ils les trouvent à plus bas prix et de meilleure qualité. C'est leur seul avantage ; et il paraît que cet avantage leur suffit ; ils laissent aux autres les méthodes raffinées et font doucement leur chemin ; ils n'envient ni ne se plaignent.

Il est vrai qu'à cette liberté d'action, à cette tolérance sans limites la Suisse unit des conditions qui ne se rencontrent point ailleurs. Nulle part l'industrie n'est aussi patriarcale ni plus étroitement liée aux travaux des champs. C'est surtout durant les longues veillées d'hiver et près du foyer de famille qu'elle s'exerce avec le plus de fruit. C'est là aussi qu'elle est née, à la suite des persécutions religieuses dont eurent à souffrir l'Italie aux treizième et quatorzième

siècles et les Pays-Bas sous la domination espagnole. On comprend combien cette situation est favorable à l'exercice d'une industrie : le salaire, ainsi combiné, ne compte plus comme le principal dans les moyens d'existence, il n'en est que l'accessoire ; il peut être réduit sans inconvénient et du gré de celui qui le reçoit comme de celui qui le paye. Si modéré qu'on le suppose, il apporte un peu d'aisance dans la maison ou bien y constitue une épargne. Aux champs d'ailleurs, les mœurs sont simples et les goûts sont bornés ; le spectacle du luxe n'y conduit point à l'envie ; on n'est exposé ni aux dépenses ni aux séductions des villes : il n'est pas jusqu'à ce mélange de travaux qui ne soit salutaire pour le corps et sain pour les âmes. En revanche, le cadre de l'industrie y est forcément restreint ; il faut qu'elle écarte tout ce qui est invention, s'en tienne aux produits élémentaires, aux objets d'une vente courante et d'un débit constant. C'est ce que la Suisse a compris ; ses métiers ne tissent pas ou ne tissent que fort peu d'étoffes façonnées dont les dispositions varient et dont la vogue n'a qu'une saison ; ils ne fabriquent que des étoffes unies ou à carreaux, toujours les mêmes et toujours assurées d'un placement ; mais cet effort d'une population intelli-

gente, porté vers le même article, en a fait le succès, et aujourd'hui la fabrication suisse a pris en Europe et en Amérique un rang que les puissances du premier ordre lui envient et que personne ne saurait lui contester. Zurich a les étoffes et Bâle les rubans ; le travail est disséminé dans les villages qui les entourent, et s'étend aux cantons les plus voisins. Zurich compte 20,000 métiers, Bâle 10,000, et l'ensemble de leur production est évalué à 50 ou 60 millions de francs ; par le mérite des qualités et la discrétion des prix, elle a pénétré sur tous les marchés du monde que les douanes ne lui ferment pas.

Le groupe d'États désigné sous le nom de Zollverein marche presque de pair avec la Suisse pour les étoffes de grande consommation, et sur certains points, comme les montagnes de la Saxe, l'industrie y garde le même caractère mixte. Dans les dates et l'origine il y a aussi analogie, et c'est un fait caractéristique et curieux à noter que les dissidences en matière de croyances ont été le principal instrument de la diffusion des arts et du commerce sur la surface du globe. C'est ainsi que de grandes industries ont fait leur chemin. C'est ainsi que l'Amérique du Nord s'est peuplée. Il n'y a d'ailleurs

dans le Zollverein rien qui ne soit l'imitation de ce que l'on voit dans le reste de l'Europe. Naguère le régime du travail y variait d'État à État, suivant les préjugés, suivant les lieux, suivant les temps; aujourd'hui, et grâce à l'association récente, il y règne une certaine uniformité : chaque localité a gardé les fabrications qui sont plus particulièrement de son ressort; toutes y ont trouvé, par la suppression des barrières intérieures, la jouissance et les bénéfices d'un marché plus étendu. Dans ce partage, les provinces rhénanes ont eu naturellement le premier lot, et c'était justice; la Prusse proprement dite, la Saxe, le Brandebourg, la Westphalie ne viennent qu'après. Deux villes dominant surtout pour la production des soieries, Crefeld et Elberfeld. On y fabrique les velours courants et les rubans de velours sur une échelle considérable et à des conditions qui semblent défier la concurrence. Vierzen a aussi une réputation en ce genre et des mieux établies; nulle part on n'entend mieux le mélange de la soie et du coton, qui permet d'abaisser les prix dans une proportion presque unimaginable. Envisagé dans son ensemble, le Zollverein occupe 30,000 métiers, et aspire à tous les genres de succès. Pour les taffetas unis, il lutte avec la Suisse, pour

les façonnés il se mesure avec Lyon et cherche à l'égaliser en le copiant.

L'Autriche, cet autre foyer de l'activité allemande, a fait, dans ces derniers temps, de louables efforts pour se mettre au niveau des États auxquels la rattache une communauté d'origine. Si l'industrie des soieries n'y est pas ancienne, si la tradition n'y remonte pas bien haut, le zèle de ses manufacturiers y supplée et regagne le temps perdu. Sur aucun point on ne montre plus de désir de parvenir, plus d'ardeur vers le perfectionnement, plus de patience dans l'imitation. A peine un dessin a-t-il paru à Lyon qu'il est déjà sur les métiers de Vienne. C'est autour de cette ville et dans un rayon peu étendu que l'industrie est concentrée; elle y trouve un débouché naturel, un appui financier et ce sentiment de goût qui règne dans les capitales. Est-ce au choix de ce siège, est-ce à l'aptitude de ses agents qu'il faut attribuer les progrès de cette industrie? Toujours est-il qu'elle a été un sujet d'étonnement pour les juges les plus autorisés; ils ont admiré la variété, l'entente, la bonne exécution des articles et particulièrement des étoffes pour meubles et pour ornements d'église. On a cité souvent les Chinois pour l'art qu'ils déploient à copier les pro-

duits de l'Europe; les Autrichiens, à ce qu'il semble, ne leur cèdent en rien et ne s'en tirent pas avec un moindre honneur. C'est le procédé de Daguerre appliqué à l'industrie. Nouveautés, colifichets, mouchoirs, cravates, écharpes, ils savent tout reproduire et avec une fidélité qui trompe même un œil exercé. Là est le secret et le titre de la fabrication autrichienne; si elle n'invente pas, elle sait choisir ses modèles.

De toute l'Italie, où la fabrication des soieries joua autrefois un si grand rôle, il n'y a plus que la Sardaigne qui ait conservé quelques éléments et quelques débris du passé. La Lombardie a désarmé; elle semble réduire son ambition et concentrer sa force dans le domaine de la filature. Ni Venise, ni Milan, ni Vérone, jadis si florissantes, ne sont en mesure de paraître dans un concours pour les étoffes; en revanche, Gènes et Turin sont sorties de leur long sommeil et aspirent à renaître. Longtemps Gènes eut le privilège du beau velours; les noms de la ville et du tissu étaient inséparables. Gènes a été dépassée et s'efforce de se remettre en ligne; Turin y prétend aussi, et la rivalité locale ainsi provoquée ne peut que favoriser cette renaissance. Le gouvernement sarde y aide, de son côté, avec cette

intelligence qu'il apporte à tout ce qu'il fait. A l'exemple de l'Angleterre, il a vu le nerf et le ressort des industries là même où il est, non dans l'exclusion, mais dans la concurrence; il a abaissé les droits sur les soieries étrangères.

L'Espagne n'en est malheureusement pas là; elle se débat dans les routines de l'économie publique, accompagnées de leur cortège ordinaire, les prétentions et les révoltes des ouvriers. Aussi la contrebande a-t-elle fait de ce malheureux pays le point de mire de ses plus belles opérations; c'est là un commerce en règle, avec ses primes, ses tarifs bien connus, sa puissance et sa solvabilité. Cependant il existe au delà des Pyrénées bien des éléments pour une régénération manufacturière. La Catalogne et le royaume de Valence soutiennent du mieux qu'ils peuvent leur vieille réputation, et, pour quelques articles spéciaux, conservent une certaine supériorité. Quant au Portugal, il n'en faut parler que pour mémoire.

Restent maintenant les pays qui furent le berceau de l'industrie des soieries et auxquels l'Europe en fournit aujourd'hui, la Turquie, la Grèce, l'Égypte et les États barbaresques. Tout s'y réduit à une fabrication locale, adaptée aux besoins qu'elle

dessert, aux habitudes et au goût des populations. C'est l'industrie à l'état rudimentaire et qui participe de l'immobilité des Orientaux. Les dessins en sont originaux, les couleurs brillantes, mais tels que la tradition les a fixés et comme ils étaient du temps des calife. La Chine et les Indes ont également ce caractère stationnaire et cette constance dans l'exécution. Ce qu'étaient les soieries de Chine il y a mille ans, elles le sont encore. Les générations d'ouvriers se succèdent sans que les procédés changent; à peine modifie-t-on les dessins. Ce sont toujours les mêmes damas économiques et beaux, les mêmes broderies sur châles et écharpes, les mêmes crêpes, les mêmes satins épais et résistants. On ne peut pas dire que ce soit là un art déchu; c'est un art qui s'est imposé des limites et tracé un cercle pour ne jamais le franchir. Que lui importent l'Europe et ses goûts changeants? Il a des millions de clients qui s'accommodent de cette fixité; et, si les barbares, comme ils nous nomment, ont besoin de quelques ballots d'étoffes, ce n'est pas la peine qu'on s'en préoccupe et encore moins qu'on modifie pour cela des usages établis de temps immémorial. Dans les produits de l'Inde, il y a plus de variété, quoique la fidélité aux traditions soit la même. L'Inde a été

de tout temps la patrie des tissus délicats, des châles de prix, des écharpes transparentes. Nulle part on n'a su marier la soie et l'or dans des proportions plus heureuses, nulle part l'harmonie des couleurs, la combinaison des matières, l'originalité des dessins n'ont été poussées plus loin. Si nous avons une méthode plus sûre, des procédés plus savants, plus de ressources et plus d'imagination, il ne faut se montrer ni ingrat ni dédaigneux envers ces artisans de l'Asie centrale, qui nous ont fourni les premiers modèles à imiter et qui sur quelques points sont encore nos maîtres.

Voilà ce qu'a été, dans le cours des temps, l'industrie des soieries et ce qu'elle est aujourd'hui. Pour mieux en juger l'importance, il n'y a plus qu'à ajouter quelques chiffres sur la production générale de la France. Les évaluations ne sauraient être qu'approximatives, et varient suivant les auteurs; elles sont en outre assujetties à toutes les incertitudes des documents administratifs. Il y a dix ans, les états officiels portaient à 406,377,455 francs la valeur des soieries annuellement fabriquées. Aujourd'hui on est fondé à l'élever à un demi-milliard, et à 160,000 le nombre des métiers en exercice. En 1853, l'exportation des tissus de soie a atteint le chiffre

de 376 millions, ce qui représente le double à peu près de la valeur des autres tissus vendus au dehors. Ce chiffre est descendu, en 1854, à 311 millions, à la suite de la crise américaine. Les tissus de soie reçoivent des destinations diverses; ils vont aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, dans les mers du Sud, en Russie, en Belgique, dans les Pays-Bas, en Suisse et dans le Levant. C'est Lyon qui en fournit le principal contingent, et après Lyon Saint-Étienne, son brillant satellite. Si Lyon a les étoffes, Saint-Étienne a les rubans et y est inimitable. Pour cette seule ville, la production s'élève à 80 millions, dont 50 au moins sont exportés.

L'histoire de l'industrie des soieries nous met à même de mieux apprécier le rôle qu'elle joue et la place qu'elle tient dans le concours actuel. J'ai dit quelles sont les forces respectives des États producteurs, comment elles se sont développées ou amoindries, à quelles causes on peut attribuer leur accroissement ou leur déclin; je vais maintenant examiner les choses comme elles se présentent dans les galeries du palais, en commençant par les expositions de moindre importance.

L'Inde anglaise n'a que deux représentants; il est vrai que le rang et la richesse compensent ce qui

manque du côté du nombre. L'un est le roi de Burma, qui nous offre les échantillons variés des étoffes sorties de ses manufactures. C'est déroger; mais l'Asie est sans préjugés, et le commerce s'y trouve en bonnes mains, témoin le second exposant, la compagnie des Indes, qui est de beaucoup au-dessus des rois indiens, puisque c'est elle qui les fait et les défait avec aussi peu de gêne que de respect. La compagnie des Indes apporte à toutes les expositions une bonne grâce qui n'a d'égale que sa magnificence. Elle n'a pourtant ni médailles à attendre ni rubans à espérer; elle en donnerait plutôt. Elle ne court pas non plus après la clientèle; la sienne comprend cent vingt millions de sujets médiats ou immédiats que la couronne anglaise lui a livrés corps et âme, et s'étend à tous les marchés de l'univers en raison des privilèges exclusifs dont elle jouit. Il faut savoir gré à la compagnie des Indes de rester affable dans la puissance et modérée dans la grandeur. Elle a bien voulu traiter la France en alliée et recommencer pour elle, non sans dommages ni frais, l'exhibition qui avait étonné et charmé l'Angleterre. Nous avons donc revu, à côté des gracieuses frivolités de l'art hindou, cette collection de tissus de soie qui est un titre plus sérieux et une expres-

sion plus réelle de son génie. Rien n'y manque, et l'œil en est ébloui. Ce ne sont qu'écharpes et fichus de mille couleurs, mouchoirs de bayadères à petits carreaux d'un rouge tendre, quadrillés d'argent et de nuances si vives et si multipliées qu'on les dirait empruntées aux ailes de papillons, tapis de table émaillés de fleurs, étoffes pour robes ou pour tentures, selles en velours, manteaux brochés ou façonnés, de la forme la plus curieuse et du dessin le plus hardi. Qui veut connaître l'Inde doit l'étudier là; il s'y fera, mieux que dans les livres, une idée de cette civilisation efféminée qui l'a mise à la merci de toutes les conquêtes et de tous les conquérants, depuis Bacchus jusqu'à lord Clive et à lord Wellesley.

Le Portugal a fait un effort dont il faut lui savoir gré : il a quatre exposants avec des gros de Naples, des damas, des tissus pour robes et pour ameublements, des velours, des satins et quelques mouchoirs de soie plus particulièrement empreints du goût local. L'Espagne reproduit les mêmes articles sur une plus grande échelle; elle a vingt exposants. C'est Barcelone qui a fait tous les frais; Valence manque et laisse une lacune; il y a eu là sans doute une jalousie de voisinage et un petit dépit de famille. Nous y perdons un terme de comparaison et une occasion

de juger laquelle des provinces manufacturières de la Péninsule est dans la meilleure voie. Les objets que Barcelone a envoyés ne sont pas sans mérite et portent le cachet du pays. Il y a, entre autres, des châles de satin qui, pour la forme, les dessins et les couleurs, sont en merveilleux accord avec les épaules auxquelles ils sont destinés, des bretelles et des jarretières en soie d'un luxe qui ne nous est pas familier, des mantilles de fantaisie, des chenilles, des rubans de velours et des coiffures qui font rêver à l'Andalousie. A tout prendre, cette obéissance à des coutumes nationales vaut mieux que de mauvaises imitations; l'œil y gagne et l'art échappe à l'uniformité. Si l'on excepte quelques magasins de modes, il n'y a nul avantage à ce que le chapeau français fasse le tour du monde, comme il en prend le chemin.

On n'accusera pas le pays levantin de sacrifier à l'épidémie régnante. Ce qu'on en voit à l'exposition prouve qu'il entend rester ce qu'il a été, conforme à lui-même et ne se réglant pas sur autrui. Tunis est toujours Tunis dans ses mouchoirs lamés ou brodés d'argent, dans ses *sefsaris*, dans ses *gandouras* légers comme des toiles d'araignée, dans ses couvertures brochées et ornées comme en comporte le

climat. Tripoli ne déroge pas non plus dans ses étoffes de soie et or ou tissées avec les soies de Crète ; l'Égypte obéit au même sentiment en multipliant les soieries rayées, qui ont été et sont encore le caprice des harems et la matière employée dans les beaux cafetans. Ces trois États ont d'ailleurs des exposants de qualité, le gouverneur de la province pour Tripoli, le bey pour Tunis, et pour l'Égypte le pachà ; avec les rois et la compagnie des Indes, c'est presque un congrès de souverains. Là malheureusement s'est borné le contingent des provinces turques ; les plus florissantes, les plus habiles dans l'art de tisser et de nuancer la soie sont absentes du concours. Rien de la Turquie d'Europe, rien de la Turquie d'Asie ; ni Constantinople, ni Andrinople, ni Smyrne, ni Brousse n'ont envoyé de produits. Est-ce négligence ou préoccupation de la guerre ? Le vide est fâcheux dans tous les cas et n'est pas justifié par un simple retard : le concert devrait être plus grand lorsque les drapeaux se confondent. La Grèce s'est montrée moins sourde à l'appel : elle est représentée par de beaux noms. Sparte expose des tissus de soie pour chemises ; les religieuses du monastère de Saint-Constantin en exposent aussi ; Hydra a des écharpes bleues et jaunes rayées d'argent,

d'autres rouges avec des raies d'or, Cumi des essuie-mains et des ceintures d'une exécution originale. C'est bien l'Orient, et on le retrouve jusque dans ces moustiquaires dont l'usage ne s'étend pas au delà d'un certain degré de latitude.

L'exposition des États sardes, si riche en soie grèges et ouvrées, laisse beaucoup à désirer du côté des soieries. Gènes n'y a que des colifichets, des plumetis, un coussin brodé d'or et de soie, mais rien en étoffes, rien surtout dans les velours, qui constituent son véritable titre. Turin a quelques velours d'une bonne exécution et qui font honneur à MM. Chichizola, et des passementeries d'or, d'argent et de soie. En somme, ce n'est pas là une expression sérieuse de la fabrication locale : cinq ou six exposants à peine, et de produits de fantaisie ou d'un emploi restreint ! L'Autriche s'est montrée plus généreuse ou plus courageuse, comme on voudra. Vienne seule a quarante exposants, et offre un assortiment complet dans tous les genres, velours, rubans de velours et de soie, fichus de chenille, peluches, tissus brochés, façonnés, quadrillés, unis, tulles de soie, damas, ornements d'église, écharpes, foulards, satins, étoffes pour ameublement, pour robes, pour gilets ou cravates, même des por-